

GASTON REBRY

Au commencement était la nature

Parmi les peintres qui oeuvrent chez nous, on en retrouve plusieurs qui sont venus d'ailleurs, surtout d'Europe. Ils sont souvent arrivés avec un beau bagage de connaissances qu'ils partagent volontiers avec la confrérie des artistes à laquelle ils s'intègrent facilement. Paul Gladu a rencontré pour vous deux de ces talentueux peintres, Gaston Rebry et Frank Nemeth, établis au Québec depuis déjà longtemps et qui ont de belles et fructueuses carrières.

Nous sommes partie intégrante d'un monde qui se transforme sans cesse. Devant ce fait, certains sont impertuables : d'autres, plus sensibles et plus doués, ressentent vivement ce changement d'état et vont même jusqu'à noter cette variation sous forme de croquis et de tableaux. Ce sont les paysagistes dont la tâche, en définitive, est non seulement de traduire leur sentiment, mais aussi de s'opposer à la fuite du temps et à l'effacement de visions précieuses. La peinture de Gaston Rebry illustre admirablement cette attitude.

Rebry n'est certes pas seul, car les paysagistes sont nombreux dans ce pays à la nature si riche, mais il est différent. Habitant de la Mauricie, il a exposé en de nombreux endroits de la province et depuis sa première exposition en solo à Vancouver, en 1984, partout ailleurs au pays. C'est dans une galerie de Saint-Lambert, le Balcon d'Art, que j'ai rencontré l'artiste et que j'ai pu voir ses œuvres récentes, toutes peintes à l'huile – sa technique de prédilection.

Le paysage peint est à la fois apprécié et critiqué. D'abord, il n'est pas abstrait... Les uns (certains peintres du dimanche) y voient un genre facile, où il n'est pas besoin de connaître l'anatomie, la perspective ou la théorie des couleurs. Seuls comptent le pittoresque et l'anecdote. Et il y a des clichés commodes – granges, cabanes à sucre, églises. Les autres le considèrent comme un des sommets de la peinture, qui exige des dons d'observateur, des connaissances étendues et variées ainsi qu'une attention issue autant du cœur que de l'esprit. Ce n'est pas sans raison que des grands peintres comme Delacroix et Cézanne ont tellement scruté et analysé les phénomènes naturels. D'ailleurs, le paysage comme sujet principal est chose relativement récente : il n'a longtemps été qu'un fond, qu'un décor, qu'un élément accessoire. Dans notre histoire, le paysage vedette n'apparaît qu'au début de ce siècle avec le groupe des Sept, Suzor-Coté, Cullen et quelques autres.

Rebry est différent en ce sens qu'il traite chaque tableau comme chose absolue, unique, extraordinaire. Devant les arbres, l'eau, les nuages – cette nature que tant d'humains trouvent hostile et envahissante, lui au contraire y découvre une présence familière, un scintillement charmeur, un trésor de formes et de couleurs où il perçoit des structures, des rappels, une trame à une musique visuelle. L'une de ses compositions est justement intitulée Symphonie hivernale. En effet, ses tableaux ne sont pas statiques. Sa nature est vivante. Comme il dit : « Il faut que ça bouge! »

Par ailleurs, Rebry échappe au blâme qu'on adresse souvent aux paysagistes que ce qu'ils font est « décoratif ». Il s'agit d'une critique bien superficielle. La voûte de Michel-Ange à la chapelle Sixtine, les murales de Puvion de Chavannes, le plafond de Chagall à l'Opéra de Paris, ce n'est pas décoratif? Pour Rebry, la nature est une sorte de religion. Chaque tableau est pour lui inédit et représente le paysage. Chaque scène exprime un état d'âme. On a employé cette expression des myriades de fois, plus pour impressionner que par souci de précision. Chez Rebry, c'est indéniable : pour lui, chaque

tableau est un acte de foi. Il croit en la nature. Voici quelques titres qui en disent long : Immensité de la nature, Féerie automnale, Beauté de la nature, Harmonie de l'infini, Merveilles de l'hiver, etc.

Avec Jean-Marc Blier, René Gagnon et autres – chez les contemporains – Rebry est de ceux que l'hiver a inspirés au lieu de les rebuter. Il lui arrive fréquemment de faire du froid le personnage principal d'une toile. Je ne sais pas s'il faut y voir un rapport avec la neige, mais le blanc est omniprésent dans ses toiles.

On l'a compris : même s'il est l'auteur de quelques natures mortes sensuelles, de scènes de ville saisissantes et de figures véridiques, Rebry est avant tout paysagiste. Lui-même ne semble pas y penser, mais j'ai l'impression que son historique invite à certaines réflexions. Il est un Québécois en apparence : il est parfaitement adapté au milieu (il en a même l'accent), mais il est né en Belgique, plus précisément en Flandre occidentale, une région de tout temps partagée entre les influences française et hollandaise, où il a vécu les vingt premières années de sa vie. Comment ne pas songer à l'art flamand, à cet alliage de spiritualité française et du réalisme des Pays-Bas? Comme son père, comme Maurice de Vlaminck et plusieurs de ses concitoyens belges, le jeune homme qu'était Rebry a d'abord rêvé d'être champion cycliste. Cependant, il est doué pour le dessin et suit des cours à l'Académie des beaux-arts de Minin. Le sport est sa passion. Lors d'un voyage chez sa sœur au Québec, il décide de rester. Il devient commis-voyageur, fréquente l'École des beaux-arts de Montréal et, un jour, quitte son emploi pour se consacrer entièrement à la peinture.

Quand je vois sa peinture dynamique, sa surface bien remplie où rien ne se détache, où chaque forme est reliée à ses voisines, où les arbres et leurs rameaux opposent une grille à la lumière, cet emportement, cette unité frappante, je ne puis que penser à Rubens et à son monde délirant et charnu. On peut changer de décor, mais comme on dit, bon sang ne peut mentir.

Paul Gladu, Peintres venus d'ailleurs